POLICE PARISIENNE

AVENTURIERS

—DE—

GÉNIE

Souvenirs inédits de M. G. Macé, ancien chef de la Sûreté.

Suite.

Mais quelle en était la nature? Une perquisition minutieuse pouvait seule la faire découvrir. Certains indices laissaient à penser qu'elle prenait sa source dans un vaste commerce de décorations, dont le comptoir central était en Belgique, et la succursale à Paris, avenue Napoléon, No. 3.

"Monsieur le Préfet, écrivais-je en terminant, comprendra pourquoi je n'ai pu que gratter légèrement la surface de ce prince et de ce ministre pour en connaître les dessous. Ces dessous m'ont paru douteux. Mais ces faux personnages ont su dire tout ce qu'ils n'avaient pas intérêt à cacher."

Trois jours après mon entretien avec le prince, je recevais, par l'intermédiaire de son capitaine des gardes, une grande enveloppe contenant deux brevets dont voici un exemple:

Armée Chrétienne d'Orient

Nous Giorgio Castriota Skanderberg des Rois d'Epire et d'Albanie.

En vertu des Droits et Pouvoirs que nous donnent à la fois le Devoir d'achever "l'Œuvre Sainte de nos Ancêtres" et la Volonté des peuples restés fidèles à notre "Foi" et à notre "Patrie".

Vu le Mémorandum échappé de cette Volonté et publiquement adressée le 1er juillet 1862 aux amis de "l'Evangile" et de la "Liberté".

Vu le Décret de la "Funte Greco-Albanaise" du 23 octobre 1862 relatif à la formation de l'Armée Chrétienne d'Orient.

Sur le rapport motivé de notre Secrétaire au Département de la Guerre.

Avons nommé et nommons M.... .....au grade de..... dans notre Armée Chrétienne d'Orient.

Donné à notre Quartier-Général, le.....186....

Vu pour Expédition et enregistré sous le No....

Pour le Secrétaire au Département de la Guerre.

***

LE SACRE DES CHEVALIERS

Le capitaine des gardes portait une coiffure rouge, qui lui donnait l'air d'une bouteille cachetée; il réclama, au nom de son souverain maître, un reçu de ces deux pièces.

—Cela, dis-je, incombe à M. le Préfet, auquel je vais adresser ces brevets, et qui indiquera la réponse d'usage à ce genre d'envoi. Votre souverain maître, comme vous le nommez, doit savoir qu'en aucun cas les fonctionnaires ne peuvent accepter une aussi haute faveur sans l'assentiment de leurs chefs. N'ayant pas sollicité celle-ci, j'espère que mon nom sera rayé de la liste des quémandeurs à ces distributions de titres, malgré les avantages qu'elles procurent aux titulaires. Jusqu'ici, je n'ai rendu aucun service à S. A. R. le prince Scanderberg; et ce n'est point sur les terres de l'Albanie, qu'elle daigne me concéder, que j'irai me battre ou me reposer à l'époque de ma retraite, mon pays me suffit. Je crois bien que vous partagez mes idées, car, si ma mémoire est fidèle, le capitaine des gardes, Bienil-bey, est un ancien inspecteur de la police municipale.

—C'est exact, dit-il.

—Et quel est votre traitement?

—1,800 francs.

—Et le nombre de vos gardes?

—Il sera de 300, que je suis chargé de recruter.

—Vous avez les pouvoirs nécessaires?

—Ils sont établis par ma nomination de capitaine dans l'armée chrétienne d'Orient.

—Vous croyez donc sérieusement aux titres de Scanderberg?

—J'en suis convaincu; mais s'il n'est pas prince, il mérite de l'être. Scanderberg n'est pas un nom de rastaquouère.

—C'est pour cela qu'il s'en sert.

—Il reçoit des personnages officiels, et je porte journellement des plis cachetés à ses armes dans les administrations publiques. Puis, j'ai assisté à des remises de croix. La dernière remonte à huit jours; c'est un petit bossu, propriétaire, avenue Champs-Elysées, qu'on a sacré chevalier de l'ordre noble d'Epire.

—Et comment se passe cette cérémonie?

—Au fond de la pièce de réception ornée de drapeaux, se trouve placé sur un gradin, le trône, recouvert de velours rouge, frangé d'or. A droite, à gauche et derrière le trône, prennent place les invités: les uns en costume, les autres, en habit noir, cravate blanche, et tous chamarrés d'innombrables croix. J'y ai vu: Orélie Ier, roi d'Araucanie; le roi des Mosquitos, le maréchal de camp Bustelli-Foscolo; le prince arménien Ostanick der Marcariantz; le comte Tschernadieff; le commandeur Patoti G. de Belot, ministre plénipotentiaire de Honduras en Belgique; le prince marocain Abdallah el Guennaori, et les membres de la colonie espagnole.

M. de la Rosa, grand maréchal du Palais, homme honorable, distingué habitant galerie Montpensier, No. 36, introduit le futur décoré au moment où Son Altesse Royale, revêtue de son riche et magnifique costume de souverain oriental, vient prendre place sur le trône. Il est vraiment beau et majestueux! Le postulant met un genou à terre, jure fidélité au roi et s'engage à faire la guerre aux infidèles. Le serment accompli, le prince se lève: M. de la Rosa lui présente deux épées nues, que Monseigneur place d'abord en forme de croix au-dessus de la tête du récipiendaire; puis il le frappe, sur les épaules, avec les mêmes épées en prononçant ces paroles:

"Au nom de mes aïeux, nous, prince Scanderberg, roi d'Epire et d'Albanie, te faisons chevalier de notre Ordre royal".

Enfin, il lui donne l'accolade.

—Cela a dû coûter cher au bossu propriétaire?

—Un cadeau.

—En argent?

—Je l'ignore.

—Le cérémonial aurait du succès sur la scène d'un théâtre, comme celui du Palais-Royal, où la comédie provoque le rire. Votre prince, ainsi que ses invités, y figureraient avec avantage.

—Le sacre a lieu, selon son importance, non au théâtre dont vous parlez, mais tantôt avenue Napoléon, tantôt dans les bureaux de la Banque du Consulat, rue de la Chaussée-d'Antin, No. 18, qui met alors à la disposition de ses clients plusieurs pièces de son immense local.

***

DEUXIÈME VISITE AU ROI

Le 7 mars, M. Patinot, chef du cabinet de M. Léon Renault, me confia le dossier administratif du prince Scanderberg. "Vous verrez me dit-il, qu'il est rempli de notes, de rapports, qui n'ont aucune corrélation. Il s'agit de vous rendre demain matin avenue Napoléon, afin d'y constater officiellement l'identité de ce faux prince. Il doit avoir séjourné à la prison de Mazas, sous le nom de del Prato; son casier judiciaire a été brûlé au mois de mai 1871; mais parmi les pièces du dossier, vous trouverez la copie du registre d'écrou de cette prison cellulaire, et vous comparerez les deux signalements. Voici l'ordre par écrit du Préfet. Quant à Bustelli-Foscolo, nous nous occuperons de lui plus tard: il faut même éviter de le rencontrer.

Le lendemain, à huit heures du matin, j'étais, avec M. Leroy de Kéraniou, au domicile du prince Scanderberg qui, au reçu de ma carte, s'empressa de me revoir.

Je lui fis connaître le but de ma visite.

Il me pria d'éloigner mon secrétaire.

Alors, j'examinai le cabinet où nous étions, et, après avoir constaté qu'une seule issue permettait d'en sortir, j'en confiai la garde à M. de Kéraniou.

Aucune indiscrétion n'étant plus à craindre: "Je puis commencer votre interrogatoire," dis-je au prince, et je m'assis en face de lui.

—Dites-moi, je vous prie, quel est votre véritable état-civil?

—Je n'en ai qu'un, répondit-il sèchement.

—Et lequel?

—Georges Castriota Scanderberg, prince héréditaire de Croia et des colonies albanaises, duc de Saint-Pierre en Galatina, patricien de Rome, Naples et Venise; né le 20 octobre 1840, à Croia, ancienne capitale des Etats d'Epire et d'Albanie.

—Etes-vous marié?

—Je suis célibataire.

—Quelle est votre résidence habituelle?

—Florence, via dei Serragli.

—Avez-vous des pièces justificatives?

—Je vais vous montrer la généalogie de ma famille.

—Vous n'avez pas autre chose?

—Que vous faut-il encore?

—Un simple extrait de naissance ou de baptême serait plus facile à contrôler que la filiation de votre famille; car, depuis plusieurs siècles, les Scanderberg sont morts sans laisser de postérité, et la fabrication de faux titres de noblesse est un art qu'on a poussé fort loin: surtout parmi les gens qui n'ont ni patrie, ni état-civil régulier.

—En Albanie, il n'y a pas de registres pour l'état-civil, mais, la Cour de Gênes a, par un arrêt motivé, en date du 27 mai 1871, reconnu mes titres de dernier descendant du grand patriote Scanderberg.

—Montrez-moi ce document?

—Il est à Florence.

—C'est fâcheux, car cet acte de notoriété anéantirait la suspicion qui plane sur vous.

—Je suis donc devenu suspect?

—Oui, à la suite de vos anciens désagréments avec la justice. Sous le nom de del Prato, né à Naples, vous avez été condamné à Paris, le 15 février 1859, à six mois de prison pour escroqueries.

Si les incendies de mai 1871 ont anéanti les casiers judiciaires, les registres de nos établissements pénitentiaires sont restés intacts, et voici la copie de votre écrou à la maison cellulaire de Mazas.

Le prince fit un léger mouvement. Il semblait ému.

—Vous ne répondez pas, ajoutai-je.

—Je proteste contre cette infamie dont j'exige la preuve immédiate.

—Cette preuve existe sur votre main gauche, qui porte des traces de cicatrices.

—Je n'ai jamais été blessé à cet endroit-là.

—Vous l'avez donc été ailleurs?

—Oui, au côté droit, quand je vous combattais dans l'armée russe, à votre expédition de Crimée.

—Quel âge aviez-vous?

—26 ans.

—Alors, vous n'êtes pas né en 1840. La guerre franco-russe remonte à 1854-1855. Cette date vous donnerait de quatorze à quinze ans, tandis que vous en aviez vingt-six: ce qui porte votre naissance à 1828, comme celle de del Prato. Voilà un premier point éclairci. Maintenant, examinons la cicatrice que del Prato avait sur la main gauche.

Et je m'emparai de la main de Son Altesse Royale.

—Voyez, lui dis-je, ce sillon que le temps a beaucoup atténué.

—Ce n'est rien.

—Ce rien-là est tout.... Fermez votre main.

A cette brève injonction, le prince obéit. Sans respect pour la royale personne, je donnai une assez forte claque sur sa main; la peau devint rouge, et la ligne imperceptible, reste de la blessure, s'accentua tellement, que le descendant des Scanderberg se frappa le front en s'écriant:

—J'avais oublié cette blessure, conséquence de mon premier duel avec le marquis Darmezanet.

—Mais c'est aussi le nom que s'attribuait Del Prato.

Le prince comprit la maladresse de sa dernière réponse qui le découvrait, il sentit que le terrain sur lequel il piétinait allait se dérober, alors il voulut à son tour interroger. Il se croisa les bras et, sur un ton de maître, il dit:

—Définitivement, que me veut-on?

—Etre fixé sur vos moyens d'existence.

—Je m'occupe de peinture, et je vends des tableaux provenant de l'héritage de mes ancêtres..... Et puis....

—Et puis.... Vous obliger à quitter le territoire français.

—Pas avant d'avoir prouvé que je suis de sang royal et de sang héroïque.

—Combien de temps vous faut-il pour cela?

—Quinze jours.

—Prenez cet engagement par écrit.

—Je veux avant, consulter mon ami, Bustelli-Fascolo.

—C'est inutile. Je n'ai pas mission de le voir, et je vais clore ce procès-verbal que vous allez signer.

Le prince hésita; j'insistai. Il allégua que la dignité du nom qu'il portait ne lui permettait pas d'apposer sa signature au bas d'un acte de police.

—Dites plutôt que cela vous est difficile, car signer Del Prato, c'est vous reconnaître, et signer Scanderberg, c'est commettre un faux. Je n'ai donc plus qu'à me retirer, et je crois que nous ne nous reverrons plus.

—Pourquoi?

—Parce que vous allez, sans doute quitter la France.

—Pas avant d'avoir fait condamner les journaux le "Figaro," le "Gaulois" et la "Gazette des Etrangers," qui ont inséré des articles diffamatoires me concernant.

Et son Altesse Royale me conduisit jusqu'au seuil de la porte de son cabinet, derrière laquelle se tenait M. Leroy de Kéraniou.

***

ARRÊTÉ D'EXPULSION

Je remis à M. Patinot mon procès-verbal de constatations, sur le vu duquel M. Calmon, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur, prit un arrêté d'expulsion contre le sieur Del Prato, dit Scanderberg, et que le commissaire de son quartier lui notifia.

Ce nouvel arrêté eu confirmait un précédent, daté de Versailles, le 21 février 1872. Malgré ces deux actes, il refusa de quitter la France. On attendit, pour le prendre au collet et le jeter hors du pays, que son procès avec les journaux fût terminé. Ce procès occupa, le 5 avril 1872 une partie de l'audience de la Xe Chambre du Tribunal correctionnel, présidée par M. Glandaz.

G. MACÉ,

Ancien chef de la Sûreté.

FISCHER
EMERSON
PIANOS
A L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON DOUX. DURABLES.
Le meilleur pour le montant en Amérique, Europe, Asie, Afrique.
Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer' Mehlin, Shoninger.
Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles.
GRUNEWALD 735 Rue du Canal.
Venez voir PAPOLLO. Le meilleur instrument du monde qui s'adapte à un piano et en joue.

PARADOXE SUR LE CLOWN.

DE BARNUM A CHOCOLAT

....Dans la série de froids calculs, de sensations autres, de plaisirs tirés au cordeau qu'est notre hypocrite et menteuse vie, le clown demeure la suprême amusette, la consolation de ceux qui n'ont pas entièrement perdu leur âme d'enfant....

Il ne ressemble à rien.

Il a dans ses cabrioles de vertige, dans ses déhanchements de folie, dans ses rires de crécelle, l'on ne sait quoi d'hallucinant, de démoniaque.

On dirait qu'une flamme a jailli par la fêlure de son crâne comme de la coquille d'un œuf, s'est figée en houppette rousse au-dessus de son masque spectral, lunaire, où rutilent des virgules de fard.

Il ballotte à dessein, de même que dans un sac, en de magnifiques et extravagants costumes, que semble avoir imaginé et découpé, une nuit de mardi gras, quelque couturier ivre ou aliéné, et où des lambeaux d'enseignes, de fanions, de journaux, de robes, heurtent, mêlent leurs teintes disparates, leurs figures incomplètes, leurs ramages aveuglants, donnent l'illusion du bouquet par quoi se terminent les feux d'artifices.

Il n'est ni le seigneur Polichinelle aux sournoises et méchantes roueries, aux aigres grincements de serrure mal huilée, ni le mélancolisant Pierrot voué aux disgrâces et dont l'âme chimérique est plus dans les étoiles qu'ici bas, ni l'inquiétant et sémillant Arlequin, qui sous les barbes de son loup équivoque dissimule un sourire de malice et d'audace, médite, perpétuellement, de galantes fredaines, mais le grimacier prodigieux, le mime preste et leste, le souple bouffon qui, sans que tressaille un muscle, sans que s'altère une seconde l'immuable sérénité de sa face ahurie, éveille des tempêtes de rires, bonimente, tourne le monde entier en dérision, nargue le péril, risque vingt fois de se casser les reins, pirouette comme s'il avait dans les jarrets une pile électrique, fait les tours les plus extraordinaires aussi aisément, aussi tranquillement, qu'il ouvrirait un parapluie ou qu'il monterait dans un fiacre.

Sa voix faussée à plaisir, telle qu'un clavier de vieux piano détraqué où les notes ont des vibrations imprévues, s'empâte d'un accent lourd de cookney, avive les parades surannées d'une ineffable saveur. Il la manie à son gré, l'enfle, la casse, la rend mielleuse, persuasive, narquoise, provocante, humble, triste, allègre, lui donne des inflexions de niaise et crédule bonhomie, de colère, de dépit, d'impertinence, d'épouvante, de respect, de flatterie, la métamorphose à chaque entrée sur la piste et souvent pour lancer seulement vers l'orchestre le cri accoutumé: "miousic!"

Au milieu du cirque irradié par les lustres, il apparaît comme un maître tyrannique, obsesseur, taquin, qui ne songe qu'à se gausser d'autrui et de lui-même, qui distribue jusqu'à la prodigalité des gifles sonores, les boutades et les bourrades, les coups de pied l'on devine où, qui choisit ses "pâtira".

Par instants, on ne distingue que lui, on n'entend que lui.

Il papillonne. Il bondit à côté des spectateurs.

Il se querelle avec les écuyers.

Il feint de ne pouvoir contenir les battements de son cœur, d'avoir reçu le coup de foudre, cependant que quelque danseuse de panneau aux jupes de gaze pailletée, aux jambes grêles et fines, reprend haleine entre les sauts de banderoles, s'étire sur un lourd cheval dont les crins sont tressés, sourit vaguement, par habitude, comme sans le voir, au public.

Il gouaille au hasard, parodiste effréné à qui tout est permis.

Et les animaux même subissent son autorité, se prêtent aux exercices qu'il ordonne, consentent à faire ce qu'il leur demande d'un regard prometteur, d'un claquement de langue ou de cravache, d'un brusque geste de caresse ou de menace. Entre eux et lui s'affirme comme une secrète affinité, comme un cousinage lointain et mystérieux. Ils paraissent se comprendre et s'accorder.

Mais la représentation terminée, le reconnaîtrait-on l'amuseur inouï, le pitre incomparable dans ce froid et correct gentleman glabre qui commente quelque performance de cheval ou quelque discours jingoïste de M. Chamberlain, sur une haute chaise de bois, devant un gin-coktail où trempent de longues pailles, qui raconte ses aventures de l'Exposition ou s'absorbe dans la lente lecture d'un grand journal anglais?

Il a l'aplomb de l'artiste qui est quelqu'un, que l'on met en vedette sur les affiches, qui est à l'abri du besoin, que ne tourmente pas l'angoisse de gagner le pain quotidien, qui se laisse prendre parfois des quarts d'heure d'interview et que son directeur paie comme un ténor.

Presque toujours marié, entouré d'un chapelet d'enfants solidement bâtis, agiles, espiègles, qu'il entraîne, qu'il forme, qui débuteront, les uns après les autres, dans les jeux icariens ou du travail de voltige, qui le singent et s'étudient à parler, à rire comme lui, il se garde des tentations, sait trop que la moindre griserie, la moindre défaillance pourraient lui être funestes, lui valoir la culbute finale dont on ne se relève pas, des mois de souffrances et de béquilles.

Pourtant, il fit exception, un jour, à la règle, ce prestigieux Foottit qu'admirait si fort Meilhac, et nous nous rappellons encore combien nous fûmes éberlués lorsqu'on raconta que le pauvre clown en tenait, comme disent les chasseurs, qu'il avait disparu, cœur battant, cerveau brûlant, avec une jolie petite ballerine et qu'après toutes sortes de secousses, désillusionné, malade, sans le sou, il avait échoué dans un lit d'hôpital.

La blessure est depuis longtemps cicatrisée et il n'y a pas d'artiste qui impressionne plus avec des moyens aussi simples, un clignement d'yeux, une attitude, un saut de carpe — et surtout ce visage bougeur, expressif, qui se transforme si promptement, qui n'a jamais la même apparence, qui reflète toutes les sensations, convulsé, ridulé, haletant, frémissant, terrifié jusqu'à l'hébétude, morné, navré, élargi, illuminé, confiant, perfide, ironique, hargneux, aux aguets du minois qui l'éblouit et l'attire, s'adoucissant, s'épanouissant en longs sourires, — il n'y en a pas qui parvienne mieux à montrer les côtés ridicules de la vie, à en donner des caricatures d'une telle intensité, à imposer le rire despotique et fou aux lèvres tristes autant qu'aux lèvres insoucieuses.

Certaines de ces parades valent les meilleures comédies et ont sur elles le mérite de ne durer que cinq minutes ou un quart d'heure.

Et il semble que quelque chose lui est resté des souffrances abolies, des désenchantements lointains, qu'une éphémère flambée de rancune allume son regard aigu, que sa voix est moins comique, moins assurée, que sa bouche rougie de cinabre a envie de mordre quand il interpelle les écuyères et imite gauchement leurs minauderies, leur grâce artificielle, leurs poses de séduction.

"Miousic!"

Et c'est tout de même aussi drôle que le grouillis ahurissant, le tumulte fou des mille et trois acrobates, dompteurs, écuyers, etc., l'exhibition de cauchemar des phénomènes du cirque Barnum.

Entre Maires.

Presse Associée —

New York, 22 février—Le maire de New York a reçu aujourd'hui du Maire de Berlin, Allemagne, la télégramme suivant:

"En ce jour où New York accueille le frère de l'empereur comme son hôte nous exprimons cordialement notre joie de l'étroite amitié de l'Amérique et de l'Allemagne, et notre espoir de sa continuation et de son affermissement."

KIRSCHNER.

La réponse suivante a été envoyée par la câble:

"Au nom de la ville de New York je réponds à votre salut cordial. New York accueillera le prince Henri avec la plus grande cordialité. Avec vous nous espérons que sa visite fera beaucoup pour resserrer les liens qui ont toujours uni nos pays dans une tendre amitié".

Train dévalisé.

Presse Associée—

Knoxville, Tennessee, 22 février—Une dépêche spéciale de Bristol à la "Sentinel" dit qu'un train de voyageurs de la ligne de Virginia et Southwestern a été arrêté ce matin par des inconnus entre Big Stone Gap et Intermount, Virginie, à soixante milles environ au nord-ouest de Bristol.

Les malfaiteurs ont pris $76 dans une boîte du car à baggages.

Des agents sont sur la piste des coupables.

L'Annuaire Soards.

Récemment vient de paraître l'Annuaire Soards, ce volume si utile au commerce, si précieux pour les étrangers que publie tous les ans la Soards Directory Co. Ltd., dont M. L. Soards est le président.

En manière d'introduction, M. Soards dit qu'il est heureux de présenter au public un travail à la préparation duquel il a consacré tous les efforts dont il était capable, et tout le zèle qui était en lui.

Il invite l'attention sur ce travail, dont il est fier parce qu'il le sait complet, parce qu'il le sait d'une correction parfaite. L'éditeur remercie tous ceux qui l'ont aidé dans sa tâche, et leur donne l'assurance que dans l'avenir comme dans le passé—un passé de vingt-neuf années—on le trouvera toujours heureux de se livrer tout entier à un travail destiné à faire ressortir les multiples avantages, les nombreuses ressources de notre ville.

L'Annuaire Soards peut être consulté en toute confiance; rien n'y manque en fait de renseignements, et tout y est coordonné avec un soin méticuleux. Il n'est pas de maison de commerce en ville qui ne doive avoir son volume à elle appartenant; il n'est pas de jour qu'elle ne le consultera avec fruit.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

ETES-VOUS SOURD?

Tous les cas de SURDITE ou D'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratis. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.

506 La Salle Ave., CHICAGO, ILL.
Institut International de Surdité.
19 ma.—1an, dim, mer

être, car l'herbe voisine était rouge de sang!

Que s'était-il donc passé?

La comtesse était trop troublée pour raisonner, pour induire.... Elle ne pensait qu'à l'enfant tant chérie.... à la vision sanglante qui l'affolait.

Et soudain une peur immense la saisit à se sentir seule, à la nuit, sur le théâtre du drame....

Cette terreur la paralysa presque.

Pourtant, elle eut la force de se cramponner à la sonnette de la grille, tout en appelant sa domestique.

Un appel éperdu, venant des moelles, si impérieux, si poignant, qu'il obtint immédiatement une réponse.

Presque aussitôt la servante parut.

—Qu'y a-t-il, madame?

La comtesse, qu'une réaction naturelle à présent rendait muette, lui fit signe d'approcher.

D'un geste, elle lui montra le corps du sous-lieutenant.

—Et mademoiselle? interrogea anxieusement la domestique.

A cette question, la mère de Raymond répondit par un sanglot.

Elle pleura, la pauvre femme qui croyait avoir épuisé toutes les larmes.... Et ces pleurs dégagèrent sa parole tremblante.

Elle put dire, enfin:

—Mademoiselle était là tout à l'heure.... Elle a disparu....Je l'ai appelée en vain....

Comme sa maîtresse, la servante resta atterrée.

Ses regards stupéfaits allaient de la comtesse au corps du jeune officier.

—Ah! ceci! s'écria-t-elle tout à coup.

Elle se baissa pour ramasser un objet blanc.

—Le mouchoir de mademoiselle....

Mme d'Aublincourt prit dans ses mains le léger carré de batiste.

C'était bien le mouchoir de Marjolaine, en effet, imprégné d'une ténue odeur d'iris.

Mais cela ne lui apprenait rien....

Peu à peu, cependant, elle se ressaisissait.

La noble et vaillante femme était de longtemps accoutumée au malheur; il avait trempé son âme. Cette fois encore, il fallait faire face à la fatalité cruelle.

Elle entraîna la bonne vers le corps d'Antoine Brousquet. Et, se rapprochant de lui, elle écouta.

Le cœur battait, non sans force....

—Il vit! dit-elle.... Il vit... Ne le laissons pas ici. Il faut l'emporter.... mais comment?

—Le jardinier qui a travaillé aujourd'hui dans le parc n'est pas encore parti, madame. Faut-il le chercher?

—Oui, vite!.... Allez vite!..

La bonne s'éloigna en courant. Une minute après, elle revenait avec le jardinier.

Cet homme était vigoureux et adroit. Il saisit dans ses bras robustes l'officier évanoui et le déposa bientôt sur un lit du rez-de-chaussée, à la villa.

Pendant ce temps, sur l'ordre de Mme d'Aublincourt, la domestique était allée quérir un médecin.

Quand le praticien arriva, il examina la blessure.

Le veston portait, du côté droit, une perforation par où le sang s'épanchait.

—C'est la trace d'une balle de petit calibre, déclara-t-il.

Il prit dans sa trousse une paire de ciseaux et coupa la chemise pour aller plus rapidement.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCÈS FABULEUX par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUÉRIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

2 Commencé le 16 Février 1902.

LE Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

PREMIÈRE PARTIE

MA MÈRE ET MAMAN!

I

(Suite.)

—Ecoute, marquis, ça ne se passera pas comme ça. C'est très gentil à toi, un homme du monde, de venir me trouver la nuit, chez le père Jonquille, pour boire un coup avec moi et me donner de l'argent....Mais deux louis, c'est se ficher du peuple....Entends-moi bien, si tu ne casques pas, je parlerai....

Molossart était menaçant, mais n'élevait point la voix.

Le marquis et lui s'étaient mis à descendre la rue de Flandre.

Tu ne me fais pas peur, dit le marquis, et il ne tiendrait qu'à moi de te lâcher bel et bien.... Après tout, tu ne peux pas me compromettre sans te compromettre....Si j'ai fait des choses un peu....vives, je les ai faites avec toi; nous avons gentiment "travaillé" ensemble; mais si tu veux faire connaître à l'univers civilisé que je fus un irrégulier, tu seras bien forcé de lui apprendre aussi que tu en fus un autre ....Hein! ça te la coupe, mon fiston?

—Ça ne me la coupe pas du tout; en te dénonçant, je me nuirai très peu et je te nuirai beaucoup....Qu'est-ce que ça me fiche, à moi, d'aller en prison lorsque, à cause de ton lâchage, je n'aurai plus le sou? Je n'ai rien à perdre! J'ai été bookmaker, puis mieux ou pis que cela.... on le sait, voilà tout!

....Mais toi, toi qu'on voit quelquefois tailler à banque ouverte dans les grands cercles, toi qui tapes sur le ventre des députés, des sénateurs, des officiers supérieurs, des ambassadeurs, des barons, des comtes, des marquis et des ducs; toi, le marquis de Cambournac qui portes des couronnes et des armoiries jusque sur tes caleçons et tes gilets de flanelle, qui fais blanchir ton linge à Londres et qui ne fumes que des cigares à soixante-quinze centimes, qu'est-ce que tu deviendras, je te le demande, lorsque le commissaire de police et le juge d'instruction te feront venir et te forceront à avouer que tu t'appelles Adolphe Maloisel, merlan de ton état gredin, escroc par occasion....Je vois d'ici la tête que feront tes nobles amis lorsqu'ils sauront qui tu es et ce que tu es....Tu es du populo, monsieur le marquis..... Tiens, t'as une sœur pas loin d'ici, dans cette maison même.... raccommodeuse de dentelles.... une sainte-nitouche, d'ailleurs, et qui cache son jeu....

—Je te répète que tu ne me fais pas peur!....Patiente encore un peu.....tout n'est pas perdu.

—Je veux de la galette.

—Tu en auras quand j'en aurai.....Ça ne te servira pas à grand'chose de me compromettre.....Je sais que tu as déjà écrit des lettres anonymes contre moi.

—Je ferai mieux.

—Eh bien! adieu, alors....

—Non, marquis, au revoir.

Et ils se séparèrent, échangeant un regard rien moins qu'aimable.

II

Cependant Zidor et Agnès avaient pénétré dans l'hôtel de Dunkerque et des Pays-bas.

Le camelot dit son nom en prenant sa clef, puis tous deux gravirent un escalier assez raide.

Ils s'arrêtèrent au deuxième étage sur un étroit palier.

Zidor frotta une allumette, introduisit la clef dans une serrure et, d'un geste caressant, poussa doucement la petite fille dans une chambre assez vaste, éclairée par une seule fenêtre, drapée de rideaux blancs.

Il alluma un bout de bougie, assit Agnès sur une chaise et lui dit:

—Ne t'impatiente pas, je vais réveiller la petite voisine.

Il sortit.

Agnès, restée seule, jeta un regard égaré autour d'elle.

La chambre où elle se trouvait était une drôle de chambre.

Il y avait un lit de fer, avec une couverture faite de morceaux d'étoffes disparates comme un habit d'arlequin.

De-ci, de-là, une table carrée avec des journaux en guise de tapis, des chaises dépareillées, une vieille commode et un buffet de salle à manger.

Sur les murs, des affiches illustrées, des images d'Epinal et des caricatures à la main, plus quelques éventails chinois.

Dans un coin, une énorme mal-